Histoire de la diplomatie et des relations internationales au XIX^e siècle

Yves Bruley

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/4675>

DOI : 10.4000/ashp.4675

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2021

Pagination : 357-360

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Yves Bruley, « Histoire de la diplomatie et des relations internationales au XIX^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 152 | 2021, mis en ligne le 14 juin 2021, consulté le 18 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/4675> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.4675>

HISTOIRE DE LA DIPLOMATIE ET DES RELATIONS INTERNATIONALES AU XIX^e SIÈCLE

Maître de conférences : M. Yves BRULEY

Programme de l'année 2019-2020 : I. *Daumier et la diplomatie de son temps*. — II. *La diplomatie française en 1870 à partir de documents inédits*.

I. *Daumier et la diplomatie de son temps*

Le choix de ce thème pour la plus grande partie de cette année de séminaire ne doit rien à une réorientation de cette maîtrise de conférences vers l'histoire de l'art, ni même l'histoire de la caricature politique. Mais l'étude des lithographies de Daumier relatives aux sujets diplomatiques est une manière de croiser les disciplines, ainsi que de contribuer à une orientation importante de l'historiographie actuelle : les recherches sur l'opinion publique et le rôle de la presse dans les relations internationales. Nulle œuvre ne s'y prête mieux que celle d'Honoré Daumier (1808-1879), qui couvre plus de quarante ans (ses caricatures paraissent dans la presse entre 1830 et 1872), qui compte plusieurs milliers d'œuvres sur tous les sujets, et qui traverse pas moins de quatre régimes politiques : la monarchie de Juillet, la Seconde République, le Second Empire, les débuts de la Troisième République. Républicain tenace et définitif, Daumier fut presque toujours un opposant, même lorsque la République l'emporta : l'idéal quarante-huitard n'a guère duré en 1848, et la république qu'il a connue dans les dernières années de sa vie à partir de 1871 ne pouvait aucunement le satisfaire. La vie et l'œuvre de Daumier sont connus ; elles ont été étudiés de différentes façons ; ses prises de positions sur la politique de son temps ont été analysées depuis longtemps ; certains aspects de la vision de l'Europe, de telle nation ou même de la Chine ont donné lieu à des recherches ponctuelles. Mais sa perception et sa représentation de la diplomatie, et plus largement des relations internationales, n'ont jamais été étudiées. Le but de ce séminaire était d'explorer ce terrain et de réunir la matière d'une future synthèse sur ce sujet.

La méthode choisie a été chronologique et analytique. Grâce à la mise à disposition de l'intégralité des lithographies de Daumier sur Internet, grâce à des sites remarquables par leur fiabilité et leur exhaustivité, il était assez facile de repérer d'abord, parmi les milliers de dessins, tous ceux qui touchent de près ou de loin à des sujets diplomatiques ou internationaux. La première surprise fut de constater qu'ils étaient très nombreux, et ce séminaire a permis de projeter et de commenter plusieurs centaines de dessins. Tous n'ont pas le même intérêt, mais beaucoup sont éclairants, non seulement sur Daumier, mais sur la critique républicaine à l'égard de la politique étrangère de la France et l'évolution des relations internationales. À certaines époques de réductions des libertés de la presse (pendant une grande partie de la monarchie de Juillet, exceptées les premières années ; pendant l'essentiel du Second Empire, exceptées les dernières années), les sujets étrangers pouvaient même être une manière de contourner la stricte surveillance des dessins liés à la politique intérieure.

Le républicanisme de Daumier ne se limite pas à la France : sa critique de la monarchie en général et spécialement de l'autocratie ou de l'absolutisme trouvent des cibles infinies dans l'Europe du temps, et même au-delà. Outre le combat pour les libertés, le thème dominant des lithographies (pour l'essentiel publiées dans le *Charivari*) est celui des nationalités et de l'affranchissement des peuples opprimés. L'Italie, surtout, est un sujet récurrent, qui permet aussi au caricaturiste de donner libre cours à son anticléricalisme. L'Irlande est ponctuellement abordée, et fournit à Daumier l'occasion d'exprimer une forme assez marquée d'anglophobie. Toutefois, lors de la guerre de Crimée (1853-1856), qui a inspiré de très nombreux dessins, Daumier (à la différence de Victor Hugo par exemple) est nettement du côté de la coalition entre la France, l'Angleterre et la Turquie. Il se montre violemment antirusse. En effet, la Russie tsariste représente tout ce qu'il combat : l'autocratie, le militarisme, l'obscurantisme, l'oppression des peuples (on pense à la Pologne, mais aussi aux principautés roumaines).

La guerre d'Italie de 1859 et ses suites permettent évidemment à Daumier de redoubler d'ardeur contre l'Autriche, sans pour autant témoigner la moindre sympathie à Napoléon III. Mais l'un des intérêts de cette enquête a été de montrer que l'attachement à l'idée nationale, propre à la gauche et aux républicains du temps, ne concernait pas l'Allemagne, qui n'a pas besoin d'être affranchie d'une domination étrangère. Cette position se traduisait même par une virulente hostilité à l'égard de la Prusse, surtout pendant les différentes étapes de l'unification de l'Allemagne dirigée par Bismarck. Un grand nombre de lithographie des dernières années du Second Empire contiennent des charges contre la politique unificatrice de la Prusse, autoritaire, belliqueuse, oppressive, dangereuse pour toute l'Europe.

À cet égard, Daumier se rapproche d'un écrivain tel qu'Alexandre Dumas, et c'est la raison pour laquelle une séance du séminaire a été consacrée, comme en contrepoint, au dernier roman publié par Dumas, *La Terreur prussienne* (1868). Ce roman a été écrit après Sadowa pour alerter l'opinion contre le danger que fait courir la Prusse à l'Allemagne elle-même, bien sûr à la France et même à la civilisation moderne. Comme chez Daumier, Dumas n'a pas découvert à Sadowa son hostilité à l'égard de la Prusse : elle était déjà très marquée dans des romans précédents, comme *Les Blancs et les Bleus* (1867). À cet égard, le parallèle entre Daumier et Dumas est plus intéressant qu'avec Hugo.

La guerre de 1870 inspire à Daumier de terribles images et d'intéressants rapprochements avec les soldats de la Révolution. Mais la République de Monsieur Thiers le met en fureur et ses dernières œuvres sont dirigées pour la plupart contre le politicien qui, depuis le tout début de sa carrière de caricaturiste jusqu'à la fin (Daumier cesse de dessiner en 1872), aura finalement été son principal ennemi.

Un autre grand intérêt de ce séminaire a été de montrer comment Daumier représentait, sous forme d'allégories, des thèmes tels que l'équilibre européen, le concert européen, l'Europe, la Paix, mais aussi la Diplomatie elle-même. Il la représente comme une femme vieillarde et cacochyme mais souriante et un peu naïve, fragile surtout, toujours sur le point de tomber. Cette allégorie, qui revient à plusieurs reprises notamment à la fin du Second Empire, est suffisamment rare à cette époque pour être soulignée. Les diplomates eux-mêmes sont rarement représentés, mais ils

apparaissent moins souvent moqués dans les années 1860, à mesure que Daumier prenait conscience des dangers que courait la paix, surtout après l'Exposition universelle de 1867. Devant cet événement paradoxal, Daumier a parfaitement senti – à la différence, encore une fois, d'un Hugo – que cette célébration du Progrès rapprochant les peuples, dissimulait une réalité profondément inquiétante, celle d'une Europe où le principe positif des nationalités était en train de tourner à la mortelle confrontation des nationalismes. Le défenseur de la liberté et de l'émancipation des peuples a senti le danger d'un dévoiement de cette cause juste, lorsque les monarchies militaristes et conquérantes s'en emparent à leur profit. Commencée avec la Poire de Louis-Philippe, la carrière de Daumier s'achève avec le casque à pointe de Bismarck, illustrant comme nul autre les transformations de l'Europe pendant près d'un demi-siècle.

II. La diplomatie française en 1870 à partir de documents inédits

Les dernières séances de l'année ont été consacrées à une étude sur les conditions diplomatiques du déclenchement de la guerre de 1870, à l'occasion du 150^e anniversaire.

De ces événements *a priori* très connus, le maître de conférences a proposé un récit fondé sur des documents inédits, et en particulier les *Souvenirs du ministère des Affaires étrangères* d'Hippolyte Desprez, conservés aux Archives diplomatiques françaises (site de La Courneuve), et dont il prépare l'édition scientifique. Desprez était alors directeur des affaires politiques au Quai d'Orsay, c'est-à-dire le principal collaborateur du ministre des Affaires étrangères. Son témoignage sur l'Empire libéral, sur le déclenchement de la guerre en juillet 1870, sur les négociations d'alliances menées pendant l'été et sur la chute du Second Empire vécu depuis le Quai d'Orsay, est du plus grand intérêt.

Cette source inédite a donc été confrontée avec le récit de ces événements tel qu'on le connaît généralement. L'accent a été mis sur le fonctionnement du régime impérial libéralisé, sur les personnalités des ministres successifs (quatre en un an) et sur le rôle des assemblées parlementaires dans le processus de décision en politique étrangère à la toute fin du Second Empire.

Il est difficile d'aborder l'histoire du Quai d'Orsay sous l'Empire libéral sans être tenté de commencer par la fin, c'est-à-dire par la crise diplomatique de juillet 1870 et la décision de relever l'inférieur défi lancé par Bismarck. Depuis cent cinquante ans, cette crise et cette décision interrogent à bon droit les historiens. Mais faut-il pour autant se limiter à cette seule perspective ? En effet, l'Empire libéral est un sujet du plus grand intérêt du point de vue de l'histoire diplomatique, en tant que régime politique, avec son personnel et sa politique, impliquant évidemment sa politique étrangère. Il doit être abordé pour lui-même, sans que l'on y cherche seulement les prodromes des événements tragiques qui ont conduit à la guerre. Au demeurant, la problématique de l'Empire libéral comme régime politique et celle de la déclaration de guerre se rejoignent, tant il est vrai que la nature parlementaire du régime fut décisive dans les fatales journées de juillet 1870.

On a donc cherché, en s'appuyant sur des archives inédites, à savoir d'abord comment un ministère aussi important que celui des Affaires étrangères a vécu la mutation du régime en Empire libéral, qui furent les ministres, comment ils se sont adaptés

au nouveau fonctionnement des institutions et quelle politique ils ont menée avant que la candidature Hohenzollern ne donne une direction nouvelle à leur diplomatie et à l'histoire européenne.

Enfin, la reconstitution du rôle du ministre des Affaires étrangères et de l'administration du Quai d'Orsay dans les journées décisives de la première quinzaine de juillet 1870, a montré que, dans la précipitation de la crise, le Quai d'Orsay fut court-circuité : on laissa la diplomatie se décider sans les diplomates. La révolution télégraphique fut un élément essentiel, en ce qu'elle modifiait le rythme de la diplomatie et sacrifiait le temps de l'argumentation. Mais si le télégraphe favorisa la précipitation, il ne peut en être tenu pour responsable.

En réalité, c'est le temps parlementaire qui imposa d'abord son rythme. Puis, lorsque la guerre fut envisagée, le temps militaire vint imposer le sien. D'ailleurs, les deux coïncidaient, qui poussaient l'exécutif à se décider au plus vite. Mais ni l'un ni l'autre ne coïncidaient avec le temps diplomatique. Il en eût été différemment si le Parlement n'avait pas été en session au moment de la candidature Hohenzollern, car le gouvernement n'eût pas couru le risque d'un renversement immédiat.

Les retrouvailles entre la diplomatie et la démocratie parlementaire tournèrent donc à la tragédie en 1870, sur fond de nationalisme exacerbé de part et d'autre du Rhin. La contrainte nouvelle du régime libéral était de disposer de ministres capables de prendre la parole à la tribune d'une assemblée et disposant d'un certain « poids » au parlement, ce qui excluait un bon nombre d'excellents professionnels de la diplomatie. Mais Napoléon III ne s'est pas résolu à confier au chef du gouvernement Émile Ollivier les clefs du Quai d'Orsay, sans doute pour ne pas perdre le contrôle de la politique extérieure. Au demeurant, rien ne permet de supposer que la décision fatale de juillet 1870 eût été différente avec Ollivier comme ministre des Affaires étrangères.

Quelque part dans ses *Souvenirs* – et presque par inadvertance –, Desprez a cette remarque à propos de l'Empire libéral : « Ce régime nouveau n'a pas donné ce que l'on espérait, et il a été pour beaucoup dans les entraînements belliqueux que nous allions subir. » Il est vrai que dans la crise de juillet 1870, la session parlementaire en cours a placé l'exécutif sous la pression quotidienne du législatif, et l'a entraîné dans la précipitation plutôt que vers la retenue, alors qu'il y avait encore place pour une négociation européenne sur la question espagnole – donnant le temps nécessaire pour conclure l'alliance avec l'Autriche et l'Italie. Si le gouvernement se décida à la guerre le soir du 14 juillet 1870, c'est certes parce qu'il craignait d'être renversé par les députés s'il soutenait l'idée d'une conférence internationale, que l'opinion publique aurait interprétée comme un signe de faiblesse face à l'Allemagne.

Mais c'est surtout parce qu'il a été crédule devant l'incroyable infatuation militaire, selon laquelle, en provoquant la guerre le plus vite possible, la France pourrait remporter une victoire décisive avant même d'avoir conclu ses alliances diplomatiques. Et c'est ainsi que l'Empire tomba dans le piège tendu par Bismarck¹.

1. Ces séances du séminaire ont donné lieu à la publication d'un article du maître de conférences : Yves Bruley, « L'Empire libéral au Quai d'Orsay », *Revue d'histoire diplomatique*, 1 (2020), p. 23-50.